

LA FAMILLE CHRETIENNE, EGLISE DOMESTIQUE

FONCTION SACERDOTALE

Par le père Marie-Dominique PHILIPPE, o.p.

FAMILLE ET SACREMENTS

Conférence donnée aux AFC, à Paris, le 4 décembre 1983

Nous avons commencé à entrer dans le mystère de la famille, « Eglise domestique », la famille en tant qu'elle est partie intégrante et partie fondamentale de l'Eglise, partie qui a quelque chose de propre à réaliser. L'Eglise ayant comme mission de continuer la mission du Christ (le Saint-Père l'a dit avec beaucoup de force dans son encyclique *Redemptor hominis*), la famille, partie intégrante et fondamentale de l'Eglise, doit elle-même continuer la mission de Jésus, qui est une mission sacerdotale, une mission royale et une mission prophétique. Cette année-ci, notre réflexion sera forcément plus théologique que les autres années, elle exigera de vous un effort plus grand ; mais il est important d'en arriver progressivement à cette réflexion (qui devra se faire toujours à la lumière de l'enseignement actuel de l'Eglise sur la famille).

La dernière fois j'avais essayé de vous montrer comment les grands moments de notre vie humaine doivent être vécus dans la famille d'une manière religieuse et chrétienne. Aujourd'hui, nous allons préciser l'aspect proprement chrétien de ce culte. Toute religion a un culte, puisque le propre d'une communauté religieuse est d'essayer, par des gestes et des paroles, de traduire ce qu'au plus intime de notre âme nous vivons dans notre attitude religieuse. L'attitude religieuse est naturelle, ne l'oublions pas. L'adoration, la louange de Dieu, la demande, la reconnaissance, sont des attitudes naturelles. Un homme n'est pas vraiment homme, n'est pas pleinement homme, s'il n'adore pas. Aujourd'hui, il ne faut pas hésiter à le dire parce que les hommes l'oublient. Ils croient qu'être homme, c'est payer ses dettes, c'est arriver à assumer une responsabilité importante du point de vue économique, au niveau des réalisations matérielles. Tout cela est réel, mais il y a dans l'homme quelque chose de beaucoup plus profond et de beaucoup plus radical : cette dépendance à l'égard de Dieu, à l'égard du Créateur, qu'il doit essayer de découvrir. Dieu, en effet, lui laisse le soin de la découvrir, et chacun de nous doit la découvrir en profondeur. Cela fait partie de l'attitude religieuse, et l'attitude religieuse commence par l'adoration, qui est la reconnaissance de cette dépendance.

Quand on est en communauté, quand on est plusieurs à reconnaître cette dépendance, l'adoration, la louange, la demande et l'action de grâces à l'égard du Créateur peuvent s'exprimer d'une manière communautaire. C'est ce qu'on appelle une prière liturgique. Il y a

une liturgie dans toutes les grandes traditions religieuses, et il y a une liturgie chrétienne, qui a quelque chose de particulier. Le chrétien n'a pas à se mettre à l'école d'autres liturgies, parce que sa liturgie propre a quelque chose de plus que toutes les autres liturgies : le chrétien, en effet, a reçu une plénitude de révélation qui lui permet d'adorer « en esprit et en vérité »¹, d'adorer en union avec celui qui est l'Envoyé du Père, le Fils bien-aimé du Père et le Fils bien-aimé de Marie. Grâce au mystère du Christ notre attitude religieuse prend une signification ultime, dernière. Pour le chrétien, la liturgie rejoint ce qu'il y a de plus profond dans la vie chrétienne : l'exercice des vertus théologales de foi, d'espérance et de charité. La liturgie chrétienne a ceci de particulier, qu'elle est comme transformée par les vertus théologales de foi, d'espérance et d'amour, qui assument l'exercice de la vertu de religion pour lui permettre d'atteindre plus profondément le mystère de Dieu. Ce n'est plus seulement le Créateur que nous regardons, mais le Père, celui qui nous sauve par le Christ, et notre liturgie prend grâce à cela une dimension nouvelle.

La liturgie chrétienne implique des sacrements. Les sacrements, c'est Jésus qui vient vers nous, c'est Jésus qui prolonge pour nous le mystère de la Rédemption. Par les sacrements le mystère de la Rédemption est présent dans notre vie : c'est toute la grandeur des sacrements. Il est bon actuellement de se le rappeler, surtout au cours de cette année sainte, de cette année de la Rédemption. Il faut nous rappeler que nous sommes liés au Christ par les sacrements, et que ceux-ci n'ont d'autre sens que de nous relier au Christ d'une manière immédiate, dans la foi, dans l'espérance et l'amour. La difficulté est que nous ne voyons pas, à travers les sacrements, les gestes du Christ pour nous. Nous ne discernons pas assez à travers les sacrements la présence de Jésus Rédempteur, la présence de Jésus Sauveur. Ainsi, nous ne voyons pas assez dans le sacrement de l'Eucharistie, Jésus qui se donne pour nous comme il s'est donné à la Croix. Nous ne voyons pas assez, à travers le sacrement de pénitence, la présence de Jésus qui pardonne.

Nous allons essayer de comprendre aujourd'hui comment la famille est le lieu privilégié de l'initiation aux sacrements, d'une éducation première qui permettra au chrétien de vivre toute sa vie le mystère des sacrements. Il y a bien, en effet, une initiation familiale aux sacrements. C'est cela que je voudrais essayer de comprendre avec vous, car je cherche moi-même. Ordinairement, le théologien étudie le traité des sacrements et s'arrête là, de sorte qu'on ne voit pas suffisamment le lien qui existe entre les sacrements institués par Jésus et le mystère de la famille.

Revenons à l'origine de la liturgie chrétienne : c'est Marie, et c'est à l'intérieur d'une famille, ce qui est un indice. Le *Magnificat*, la rencontre de Marie et d'Elisabeth, est une liturgie familiale étonnante : deux mères qui se rencontrent (l'une jeune, l'autre déjà âgée) alors qu'elles attendent leur enfant. C'est donc le moment de la fécondité de la famille. Marie est conduite par l'Esprit Saint, elle a compris pourquoi l'ange lui avait donné ce signe : Elisabeth, la femme stérile, attend un enfant. Elisabeth a besoin de Marie, non pas tant matériellement que pour quelque chose de beaucoup plus profond, pour être vraiment la mère qui attend le précurseur. C'est un rôle assez particulier, d'attendre le Baptiste, celui qui annoncera le mystère de l'Agneau ! Marie comprend la signification de ce signe et elle va « en toute hâte » auprès d'Elisabeth². Mystère de charité fraternelle qui s'épanouit dans une liturgie, le premier moment de la liturgie chrétienne. Le *Magnificat* assume tous les psaumes — la grande liturgie de l'Ancien Testament — en leur donnant un sens chrétien. Dans le *Magnificat* tous les psaumes deviennent chrétiens, par Marie, et cela dans un climat familial : Elisabeth, Marie, et

¹ Jn 4, 24.

² Lc 1, 39.

les deux enfants présents d'une manière « souterraine », Jésus agissant à travers Marie et l'Esprit Saint se servant du petit Jean-Baptiste pour éclairer sa mère. C'est beau de contempler ce mystère de la Visitation comme la naissance de la liturgie chrétienne jaillissant de la charité fraternelle et exprimant combien Elisabeth et Jean-Baptiste sont, avec Marie, enveloppés de la miséricorde de Dieu, de la miséricorde de Jésus. En toute hâte Marie va auprès d'Elisabeth. En toute hâte Jésus devance son heure, par l'Esprit Saint ; il transforme Elisabeth par le tressaillement de son enfant, et il transforme Marie. C'est alors que jaillit cette action de grâces merveilleuse du *Magnificat*. Ce premier moment de la liturgie chrétienne n'a pas lieu au Temple, mais entre des mères. Cela n'exclut pas les pères, on le sait bien ! Ils sont présents d'une autre manière. Zacharie doit être là, mais il est muet, il ne peut rien répondre au *Magnificat* de Marie (tandis qu'Elisabeth a pu accompagner Marie). Quant à Joseph, nous le savons, il est dans une période d'attente, il ne sait encore rien, il attend le retour de Marie...

Second moment de la liturgie chrétienne : Noël. Le second moment de la liturgie chrétienne a encore lieu en dehors du Temple. Normalement Jésus aurait dû naître dans le Temple, puisque le Temple est la maison de Dieu, la maison de la rencontre de Dieu avec les hommes, lieu privilégié de la rencontre de Dieu avec les hommes. La rencontre de Dieu avec les hommes, c'est bien le mystère de l'Incarnation. Or, il n'y a pas de place pour eux à l'hôtellerie, et il n'y aurait pas eu non plus de place pour eux dans le Temple. Il a fallu que cette naissance se passe loin, loin des hommes, loin du regard des curieux, et que ce soit dans une grotte. Quelle pauvreté ! La liturgie chrétienne commence dans la pauvreté, la pauvreté du mystère de Marie et de Joseph et de la Sainte Famille. Mais cette pauvreté est là pour permettre une plus grande intimité, une présence plus forte, plus intense. Cette pauvreté permet à Marie d'être seule à recevoir Jésus. Cela, c'est la délicatesse infinie de Dieu. Et Joseph est là pour sauvegarder cette grande intimité. Joseph est le gardien de l'intimité parce qu'il accepte la pauvreté. C'est un des rôles du père : être gardien de l'intimité de la mère et de l'enfant — si du moins il est pauvre. C'est dans la mesure où il est pauvre qu'il peut jouer ce rôle.

Noël nous met en présence des premiers gestes de la liturgie chrétienne. Ce sont les gestes d'une mère auprès de son tout petit enfant, auprès de son Dieu qui lui est totalement remis. Ces premiers gestes de Marie auprès du tout petit enfant Jésus sont des gestes de tendresse, des gestes efficaces de tendresse : « Elle l'emballota... »³. La liturgie chrétienne commence par une prise d'habit ! Marie qui emballote son tout petit enfant... Dieu qui demande d'être saisi, d'être pris, d'être enveloppé par ce que Marie avait préparé, comme mère, pour son tout petit enfant... C'est impressionnant, surtout si on pense aux mœurs du temps : les emballotements de ce temps-là n'étaient pas comme ceux d'aujourd'hui, c'était fait d'une façon beaucoup plus parfaite ! L'enfant Jésus a dû être emballoté merveilleusement par Marie... « Et elle le coucha dans une mangeoire »⁴. Sans doute Marie l'a-t-elle d'abord porté longtemps sur son cœur, puis Joseph a dû lui dire : « Repose-toi ». Et Joseph a pris le divin fardeau, et il l'a déposé sur le bois, sur la mangeoire, pas très longtemps, car il faisait froid...

Pourquoi pouvons-nous dire que ce sont les premiers gestes de la liturgie chrétienne ? Parce que les anges nous l'indiquent (nous n'aurions pas trouvé cela tout seuls). Les anges nous l'indiquent, eux qui réveillent les petits bergers cette nuit de Noël en leur disant où est l'enfant, où est le Sauveur : « Ceci vous servira de signe : vous trouverez un enfant emballoté et couché dans une crèche »⁵. Les gestes de Marie servent de signe pour indiquer la présence du Sauveur. Le geste liturgique chrétien est le signe de la présence du Sauveur, il indique qu'il y

³ Lc 2, 7.

⁴ Lc 1, 7.

⁵ Lc 1, 12.

a une présence. Le geste liturgique du prêtre à la messe, qui élève l'hostie en disant : « Voici l'Agneau de Dieu », indique la présence cachée de celui qui est notre Sauveur. Et tous les gestes liturgiques indiquent la présence invisible de celui qui est là pour nous, le médiateur entre le Père et nous, Jésus.

La liturgie chrétienne prend donc naissance dans la famille ; il y a là quelque chose que nous devons comprendre. La liturgie ancienne n'avait pas commencé dans la famille, parce que, étant essentiellement religieuse, elle était trop solennelle ; tandis que la liturgie chrétienne commence dans la famille parce que c'est une liturgie d'amour. Parce que c'est une liturgie d'amour, elle a cette simplicité et elle commence là où se trouve la source de l'amour, le point de départ de l'amour. Marie, ensuite, a bien sûr continué de prier avec l'enfant Jésus, même si très vite il y a eu l'alliance de la famille et du Temple : quand Marie a présenté l'enfant Jésus pour la circoncision, quand Marie et Joseph sont montés au Temple avec Jésus âgé de douze ans. Il n'y a pas d'opposition entre la liturgie familiale et la liturgie du Temple ; il ne doit pas y avoir d'opposition entre la liturgie familiale et la liturgie qui se passe à l'église : il y a une continuité. Il y a quelque chose de nouveau, c'est bien évident, il y a la présence du prêtre, et pour que la liturgie soit parfaite, il faut la présence du prêtre, il faut la famille liée au prêtre. Mais la liturgie commence dans la famille. C'est pourquoi il nous faut essayer de pénétrer dans cette prière que Marie faisait avec l'enfant Jésus, de comprendre comment la prière de Marie prenait une dimension nouvelle grâce à la présence de l'enfant Jésus. Pensons à Marie disant les psaumes, chantant les psaumes, auprès de l'enfant Jésus ; à Marie vivant sa vie religieuse, son adoration, ses demandes, toutes les grandes prières de l'Ancien Testament, auprès de l'enfant Jésus. Au début, on peut dire que Marie enveloppait l'enfant Jésus de sa prière, mais très vite il l'a accompagnée en donnant une signification nouvelle à toute la prière liturgique de Marie.

Il y a là pour nous quelque chose d'important à saisir parce que la Sainte Famille demeure toujours source et modèle de la famille chrétienne. Ce qui se réalise dans la Sainte Famille doit donc se réaliser dans la famille chrétienne — mais selon un mode particulier qui n'est pas le même, c'est évident. Une famille chrétienne n'est pas la Sainte Famille. Ne vous identifiez pas à Joseph, à Marie et à l'enfant Jésus ! Mais comprenez qu'il y a un lien voulu par Dieu, un lien de participation, un lien réel et profond.

Jésus a voulu instituer les sacrements ; il a institué l'Eucharistie, le sacrement de l'Ordre, et tous les sacrements, qui sont les sacrements du Christ et les sacrements de l'Eglise. En effet, c'est l'Eglise qui a précisé la signification profonde de ces sacrements et leur nombre, et c'est pour cela que ce sont les sacrements du Christ *et de l'Eglise*. On dit toujours : la parole de Jésus, la parole de Dieu, mais on ne dit pas : la parole de l'Eglise. Il faut être sensible à ces petites précisions de la tradition et de l'enseignement de l'Eglise. Les sacrements sont les sacrements du Christ *et de l'Eglise*. C'est pour cela que l'Eglise peut modifier la liturgie des sacrements : cette liturgie est remise à l'Eglise. L'Eglise a, de fait, autorité pour modifier la liturgie des sacrements, et elle ne nous demande pas notre avis, et elle nous demande d'obéir. Nous pouvons être plus ou moins en harmonie, mais nous devons accepter que l'Eglise ait autorité par rapport aux sacrements. Pour la Parole, c'est différent : l'Eglise doit garder d'une manière parfaite, intégrale, la parole du Christ. Pourquoi cette différence ? Pourquoi, quand il s'agit de la parole de Dieu, ne dit-on jamais : parole de l'Eglise ? On dit « l'enseignement de l'Eglise » et on montre que l'enseignement de l'Eglise est une interprétation théologique, théologale, de la parole du Christ. Voilà en quoi consiste l'enseignement de l'Eglise : il doit nous aider à pénétrer toujours plus profondément dans le mystère de la parole de Dieu, de la parole du Christ. Tandis que dans le cas des sacrements, — j'en reviens au lien du sacrement et de la famille — il s'agit de quelque chose de beaucoup plus pratique : il s'agit d'éduquer. La parole de Dieu nous enseigne, les sacrements nous éduquent. C'est pour cela qu'aujourd'hui, où l'on est

très avide d'instruction, de recherche de la vérité (parce que cela flatte davantage l'intelligence), on est beaucoup plus ouvert à la parole de Dieu qu'aux sacrements. Je pense ici à l'attitude de beaucoup de jeunes ; ils sont beaucoup plus ouverts à la parole de Dieu qu'aux sacrements parce qu'ils ont beaucoup plus de peine à comprendre ce que c'est que l'éducation.

L'éducation, c'est un enseignement qui passe à travers notre cœur, et qui passe à travers nos gestes, notre sensibilité. L'éducation concerne tout le côté affectif qui demande à être purifié, à être fortifié, pour pouvoir remonter jusqu'à sa source, c'est-à-dire jusqu'à Dieu. Autrefois, (et cet « autrefois » n'est pas si ancien, il est encore assez proche de nous), les chrétiens, ceux qui étaient de bons chrétiens, vivaient plus des sacrements que de la parole de Dieu. On voyait rarement une Bible dans une famille chrétienne, on allait même parfois jusqu'à dire qu'il ne fallait pas lire la Bible ; mais les gens communiaient et se confessaient régulièrement. C'était là une conséquence de la séparation d'avec les « réformés ». Luther insiste sur la Parole, et il diminue la portée des sacrements, il en diminue l'efficacité ; il les considère surtout d'un point de vue symbolique et en voit moins l'efficacité directe, et il considère que certains sacrements n'ont pas été institués par le Christ mais ont été tout simplement ajoutés par l'Eglise. On comprend alors la réaction du Concile de Trente, qui insiste beaucoup sur les sacrements et qui reprend tout l'enseignement des grands théologiens sur les sacrements.

Aujourd'hui on sent que l'Esprit Saint demande que nous soyons plus attentifs à la parole de Dieu, que nous entrions plus profondément dans le mystère de la parole de Dieu. C'est du reste une manière de nous rapprocher de nos frères séparés. Mais il ne faut surtout pas que cette avidité plus grande de la parole de Dieu entraîne une opposition à l'égard des sacrements, ou même seulement une diminution de leur importance. Il ne s'agit pas de nous mettre à l'école de Luther ! Il faut au contraire comprendre l'enseignement actuel de l'Eglise par rapport aux sacrements. Jean-Paul II met l'accent, avec force, sur les sacrements, sur l'Eucharistie, sur le sacrement de réconciliation, sur le sacrement de baptême, sur le sacrement de mariage. On remet en lumière ce qui pendant un certain temps, il faut bien le reconnaître, avait été mis un peu à l'écart parce qu'on avait peut-être un peu peur du caractère éducatif des sacrements. Les sacrements ont un caractère plus affectif que la parole de Dieu. Un enfant, un tout petit enfant, comprend mieux le langage symbolique des sacrements que ce qui nous est donné comme enseignement dans la parole de Dieu. Un tout petit enfant comprend mieux la présence de Jésus dans l'Eucharistie. Il est attiré par l'Eucharistie, il est attiré par cette présence invisible, si du moins sa mère sait l'éduquer dans sa foi en l'Eucharistie. Il aime venir rendre visite à Jésus dans l'Eucharistie ; et si sa mère l'oublie, il le lui rappelle. Des mères m'ont parfois cité cette réflexion de leur petit enfant : « Pourquoi passes-tu devant l'église sans entrer dedans ? Il est là et tu passes sans lui rendre visite, ce n'est pas bien ». L'enfant a le sens de la *présence*. Il a d'abord le sens de la présence de sa mère : quand sa mère doit s'en aller, ce sont « des pleurs et des grincements de dents » ! Quand le père et la mère s'en vont, c'est comme une rupture et c'est pour cela qu'il faut faire attention et ne pas multiplier ces ruptures. Il faut faire en sorte que les enfants les prennent bien, en leur faisant comprendre qu'on sera bientôt là, qu'il faut seulement attendre. Peut-être me direz-vous que ce n'est pas grand-chose, mais c'est déjà beaucoup, c'est éduquer l'affectivité, empêcher l'enfant de rester sur des ruptures parce que cela peut avoir beaucoup de conséquences.

L'enfant, disions-nous, a un sens très fort de la présence de sa mère. Or les sacrements sont — si j'ose dire ! — le côté affectif de la grâce du Christ, le côté de son amour, de son cœur. C'est pour cela que saint Augustin nous dit (je vous ai déjà cité ce texte) que les sacrements jaillissent de la blessure du cœur de l'Agneau. Tous les sacrements sont liés à la blessure de Jésus, aux dernières gouttes d'eau et de sang, qui jaillissent de son côté transpercé. C'est la surabondance de l'amour qui nous est donnée à travers les sacrements. Et c'est peut-être cela

que nous devons faire comprendre dans la première éducation chrétienne. Les parents sont responsables de l'éveil de la foi et ils sont responsables de ce côté de la présence, de ce côté affectif de la grâce du Christ communiqués à travers des symboles. L'enfant est sensible au symbole plus qu'à l'écriture, plus qu'à la parole. Et quand on lui fait comprendre que ce symbole a quelque chose d'unique et qu'il communique une « vertu » — comme la présence de la mère a quelque chose d'unique, elle communique une vertu qui calme, qui apaise l'enfant —, quand on essaie de lui faire comprendre cela, on le prépare à découvrir la grandeur des sacrements. Il ne la découvrira que progressivement, lentement, mais il faut d'abord que les parents comprennent ce langage affectif, aimant, cette présence invisible qui se donne à nous de cette manière tout à fait particulière parce que, justement, l'amour n'accepte pas les ruptures. L'amour veut la présence de celui qu'on aime. La parole nous donne la lumière, mais elle ne nous donne pas la présence de la même manière. La parole nourrit notre intelligence et notre foi, mais elle ne nourrit pas de la même manière notre espérance et notre charité.

Il faut donc comprendre que la préparation aux sacrements est d'abord familiale ; elle est liée à la grâce de la famille, et celle-ci doit agir ici d'une façon très particulière : le prêtre ne peut pas la remplacer. Il revient au prêtre d'enseigner le catéchisme. C'est très bien de demander aux mères d'enseigner le catéchisme, mais le prêtre ne doit pas pour autant abdiquer. Il doit faire appel aux mères, c'est évident, mais l'enseignement comme tel doit être donné par le prêtre, il faut que le prêtre soit présent pour communiquer la foi (le catéchisme étant la communication de la foi à travers la parole du Christ). S'il est très pris, on comprend qu'il se fasse aider ! mais il n'a pas à abdiquer. Et les mères qui enseignent le catéchisme doivent demander à leurs prêtres de ne pas abdiquer, de ne pas les laisser se débrouiller seules après leur avoir seulement montré ce qu'il fallait faire. Le prêtre n'a pas le droit de faire cela. Que les mères soient des assistantes, qu'elles aident, très bien ! mais il faut que le prêtre soit là pour l'enseignement. Le sacrement, lui, a quelque chose de plus familial. Aujourd'hui les prêtres abdiceraient facilement l'enseignement du catéchisme et se considéreraient comme seuls responsables au niveau des sacrements. Là, il faut préciser : l'enseignement revient d'abord à l'Eglise, au prêtre ; et les sacrements, dans leur *préparation*, c'est l'affaire de la famille. La famille doit préparer au sacrement de baptême, et cela dès que la mère sait qu'elle attend un enfant, dès que le père sait que son épouse attend un enfant.

La préparation du baptême doit se faire parallèlement à l'attente de la naissance, ce temps de l'« avent » familial dont je vous parlais la dernière fois. J'y reviens ici à propos du baptême. Vous savez ce que dit toute une tradition théologique : le désir que la mère a du baptême pour son enfant peut remplacer le baptême si un accident arrive et que l'enfant meurt sans avoir pu être baptisé. Le désir de la mère, c'est la plus belle des préparations ; la mère qui porte son enfant l'offre à Dieu et demande tout de suite cette grâce au Christ, que son enfant soit « un de ces petits »⁶ sauvés par lui. C'est la mère qui doit le demander, et elle doit le demander dans l'attente même de son enfant, pour qu'un jour il puisse être baptisé, pour qu'un jour il puisse être pleinement du Christ. Le désir de la mère (et du père) est toujours écouté par le Christ ; c'est pour cela qu'on peut dire que le désir que la mère a du baptême de son enfant vaut comme un « baptême de désir » pour l'enfant si celui-ci ne peut pas recevoir le baptême à cause d'un accident. Le désir des parents enveloppe l'enfant d'une manière efficace. Il y a là comme une participation au mystère du sacrement et à l'efficacité du sacrement, par ce désir de la mère et du père, par cette offrande qu'ils font de leur enfant.

Après cette préparation lointaine, il y a une préparation immédiate, à partir de la naissance. Cette naissance première doit s'achever par une seconde naissance, la naissance à la

⁶ Mt 18, 6 ; Mc 9, 42 ; Lc 17, 2.

vie divine. Dans cette préparation immédiate au baptême, les parents doivent avoir le désir que l'enfant soit baptisé le plus vite possible. Ce n'est pas toujours facile à cause de telle ou telle circonstance ou obligation familiale, mais il faut au moins qu'il y ait ce désir. Là encore, le désir permet qu'il y ait comme une anticipation de la grâce pour le petit enfant qui est remis à sa mère et à son père. S'ils sont vraiment chrétiens, ils savent ce qu'est la grâce du baptême : par elle l'enfant échappe à l'emprise du péché originel. Et la première conséquence du péché originel est une tare : l'enfant est marqué dans son âme par la faute originelle. Il y a une conséquence de la faute originelle qui se traduit jusque dans son corps : c'est ce que nous appelons les « concupiscences »⁷. Les concupiscences sont d'ordre sensible, même la concupiscence de l'orgueil, par où nous sommes marqués jusque dans l'imagination. Pourquoi notre imagination est-elle toujours un peu tournée vers une exaltation de nous-mêmes ? Pourquoi avons-nous instinctivement, naturellement (« naturellement » en ce sens que nous sommes nés avec les concupiscences, qu'elles sont donc « naturelles » parce qu'elles sont contemporaines de notre naissance), une tendance à nous exalter ? Pourquoi notre imagination nous porte-t-elle à l'égoïsme ? C'est une conséquence du péché. Si les parents prennent conscience de cela, ils veulent que très vite, le plus vite possible, leur enfant reçoive la grâce du Christ, une grâce d'amour qui vient purifier son âme et la lier à l'âme du Christ. Le baptême n'enlève pas les concupiscences dues au péché originel, mais il fortifie l'âme pour que, dès qu'il y aura un combat, une lutte, dès que l'enfant prendra conscience de ce que représente l'orientation vers le bien et la capacité qu'il a de refuser, il ait en lui une force divine.

Si les parents aiment vraiment leur enfant, ils veulent qu'il reçoive le plus vite possible ce don d'amour qui vient fortifier du dedans son âme et qui le lie directement à Jésus. Il faut que la mère ait ce désir, et il faut que le père ait ce même désir. Aujourd'hui, parce qu'on a un peu moins le sens des sacrements, on demande parfois d'attendre pour quantité de motifs. Devant cela, il faut que nous nous rappelions ce qu'il y a d'essentiel dans le sacrement du baptême, et il faut que les parents préparent la « seconde naissance », le baptême, d'une manière plus aimante encore que la première naissance, parce que cette seconde naissance est une naissance à la vie divine qui enveloppe la première et qui est encore plus importante qu'elle. Et il faut que les parents comprennent que le sacrement de baptême est lié à la famille, et que toute la famille doit s'unir au baptême, surtout les autres enfants (s'il ne s'agit pas du premier).

Comprenons bien aussi que le mystère du baptême n'est pas vécu seulement le jour du baptême. Le baptême implique un « caractère », comme disent les théologiens, qui est imprimé dans l'âme de l'enfant. Le baptême doit donc être vécu tous les jours. Le désir de la mère, le désir du baptême, doit donc demeurer pour envelopper l'enfant tant qu'il n'a pas encore pris conscience de ce qu'est le baptême. La mère en a conscience pour lui — les parrains et marraines aussi, mais la mère avant tout, et c'est elle qui est le plus proche et qui doit porter l'enfant à travers ce mystère de la grâce du Christ. Elle doit souvent y penser, et elle doit le dire à l'enfant, même s'il est trop petit et n'a pas l'air de comprendre. Elle doit prier près de lui. L'enfant baptisé a besoin d'un milieu de prière parce qu'il appartient au Christ. Il est faible, il est fragile, il ne peut pas par lui-même avoir des initiatives. Que comprend-il ? Je n'en sais rien, mais il a la foi, il a l'espérance, il a l'amour, et il faut un *minimum* de connaissance pour que la foi puisse s'exercer intérieurement. De toute façon, la mère, responsable de l'enfant baptisé, responsable de la première croissance de la grâce dans le tout petit enfant, responsable de la croissance de sa foi, de son espérance et de son amour, doit comprendre qu'un enfant baptisé a besoin d'un milieu de vie différent de celui d'un enfant non baptisé puisque le milieu est pour le vivant et que le milieu est différent selon les différents degrés de vie. Quand l'enfant est

⁷ Cf. 1 Jn 1, 16.

baptisé, il vit au niveau de la grâce divine et donc il doit avoir ce milieu de prière, et c'est la mère qui doit l'envelopper de cette prière. Une mère doit aimer prier près du berceau de son enfant ; et quand elle est seule avec lui, qu'elle se mette à genoux auprès de lui et prie pour lui, qu'elle récite son chapelet auprès de l'enfant, et qu'elle le récite tout haut pour que l'enfant, même s'il n'a pas conscience, l'entende. Il y a là une liturgie qui doit entourer le tout petit enfant parce qu'il a besoin de ce milieu chrétien.

Si cela est important pour l'enfant, cela sanctifie aussi la mère, et d'une façon prodigieuse, parce qu'elle sent qu'elle est responsable de ce tout-petit. Son sacerdoce maternel se réalise là, et si ce sacerdoce maternel se réalisait davantage, la femme « loucherait » moins sur le sacerdoce ministériel ! Elle comprendrait davantage que le sacerdoce royal de la femme a quelque chose de très grand puisque le tout-petit lui est livré, lui est donné, et que c'est elle qui doit le porter.

Quand l'enfant grandit, la mère doit le préparer très vite à l'Eucharistie. C'est pour cela qu'il est bon d'emmener les tout-petits à la messe, même s'ils crient un peu : ce n'est pas gênant. Le prêtre est gêné par ceux qui ne suivent pas la messe, mais il n'est jamais gêné par le cri des enfants. Ceux qui semblent distraits, ceux qui regardent leur montre toutes les cinq minutes pendant le sermon, ceux-là sont très gênants ! On a quelquefois envie de leur dire : « Eh, oui, il est telle heure, si vous voulez le savoir » ! Dans un salon, on ne regarde pas sa montre toutes les cinq minutes, on écoute... Mais nous sommes comme cela, parce que nous ne sommes pas éduqués divinement, nous manquons de mœurs divines ; si Jésus était là, ferions-nous cela ? Quand le pape est là, on ne regarde pas sa montre toutes les trois minutes, on le regarde ; or, Jésus est bien plus et pendant la messe Jésus est là qui se donne à nous. Et la parole du prêtre, même si elle est très pauvre, est toujours la parole du Christ qui nous est donnée.

Il faut donc emmener très tôt les enfants à la messe pour qu'ils aient le sens de l'Eucharistie. La préparation à l'Eucharistie ne se fait pas en trois semaines, elle se réalise longuement. Il faut conduire les tout petits enfants à la messe et leur expliquer tout simplement : très vite l'enfant comprend qu'il y a quelque chose de grand. Et quand les parents communient, que les enfants viennent à la table de communion tout près de leurs parents et qu'on fasse simplement signe au prêtre que l'enfant ne doit pas communier. Mais qu'on fasse comprendre à l'enfant que si les parents communient, eux peuvent s'unir à leurs parents, que ce qui est donné aux parents est donné aux enfants et qu'un jour eux aussi recevront Jésus. Il faut faire grandir le désir de l'Eucharistie dans le cœur de l'enfant en lui parlant de ce don unique : Dieu qui se donne, Jésus qui se donne. L'enfant est tout à fait capable de comprendre ce qu'est Jésus, il le comprend très vite. On l'éduque en lui montrant toute la vie du Christ et ce don personnel, unique : Jésus qui se donne à travers le pain, Jésus qui se donne à travers l'hostie. Préparer l'enfant à la première communion, cela se fait lentement, progressivement, mais cela doit se faire assez vite pour que l'enfant ait lui-même soif de la sainte communion, qu'il en ait le désir.

La préparation à la communion va de pair avec la préparation au sacrement de réconciliation. Il faut faire comprendre à l'enfant ce que représente le péché, ce manque d'amour. C'est la mère et le père qui doivent faire comprendre à l'enfant ce qu'est le péché, toujours relativement à l'amour. Les parents font comprendre la grandeur de l'amour ; ils doivent montrer que tous leurs gestes auprès de leurs enfants sont des gestes d'amour, même quand ils corrigent. Ils doivent faire comprendre à l'enfant ce que représente cette attention, cette présence aimante et ils doivent faire comprendre comment la désobéissance — parce que cela commence toujours là — est une rupture dans l'ordre de l'amour : on ne réalise plus quelque chose ensemble, et de ce fait il y a une présence qui disparaît, cette présence qui

devrait soutenir, aider, porter. La désobéissance engendre une rupture. Il faut faire comprendre à l'enfant ce qu'est le péché, cette volonté de dire non alors qu'on devrait dire oui, cette négation à laquelle l'enfant est si porté à cause de l'orgueil qui monte en lui. Pourquoi l'enfant n'a-t-il pas envie d'obéir ? Parce que son autonomie et son orgueil « poussent » ; la mère doit être attentive à cela. Elle ne doit pas insister trop sur l'aspect négatif, mais elle doit faire comprendre ce qu'est le péché. Il y a des gens qui disent : « Il ne faut jamais parler de péché aux enfants parce que cela risque de leur donner des scrupules ». En réalité, on ne risque pas de leur en donner si on leur fait comprendre en premier lieu ce qu'est l'amour. C'est parce qu'on n'a pas insisté assez sur l'amour, parce qu'on a trop insisté sur le devoir vu d'une manière négative, que le scrupule est né. Si on insiste sur l'amour et qu'on montre que le péché est une rupture dans l'ordre de l'amour, c'est tout à fait différent. Ce n'est pas l'aspect d'obligation, ce n'est pas l'aspect de pénitence qu'il faut montrer en premier lieu : « Tu n'as pas fait cela, tu seras puni ». Non, ne dites pas cela ! Peut-être, de temps en temps, est-il nécessaire de le dire, mais pas trop. Il ne faut pas tout de suite lier la faute à la punition : « Tu n'as pas fait cela, tu seras privé de dessert ». C'est nécessaire de temps en temps, parce que l'enfant a besoin de sentir que cela touche vraiment sa vie, mais il ne faut pas que ce soit premier. Il faut surtout beaucoup d'amour.

La mère doit préparer l'enfant à sa première confession. C'est une préparation maternelle et paternelle ; il faut faire comprendre à l'enfant que s'il doit recevoir Jésus, son cœur doit être tout à fait pur, limpide, aimant ; qu'il ait en lui un grand désir de tout renouveler, de tout reprendre avec Jésus et dans l'amour de Jésus. Si la mère donne le sens du sacrement de réconciliation, alors l'enfant, spontanément, aimera demander pardon à Jésus. C'est une chose très frappante : quand on confesse des enfants pour la première fois, on reconnaît tout de suite ceux qui ont été préparés par leur mère, et on a envie ensuite d'aller remercier la mère. A la manière dont l'enfant s'accuse, on voit immédiatement s'il a été préparé par sa mère ; cela se sent tout de suite : c'est vrai, ce n'est pas livresque. Et un enfant qui a été préparé par sa mère à la confession, au sacrement de réconciliation, aimera se confesser. Les enfants aiment se confesser. Ce sont les prêtres qui n'aiment pas entendre les confessions ! mais l'enfant aime se confesser parce qu'il a le sens de la miséricorde et de l'amour. Un enfant sait très bien ce qui est donné gratuitement. Il aime la gratuité, il aime cette gratuité merveilleuse du pardon du Christ, de ce sang de Jésus qui est donné en abondance. Il faut donner cet amour de la réconciliation avec Jésus, cette miséricorde donnée gratuitement, et faire comprendre que la petite pénitence que donne le prêtre n'est pas grand-chose, que cela ne compte pas à côté de la gratuité de la miséricorde.

Il faut faire comprendre aux enfants que baptême, Eucharistie, et sacrement de réconciliation doivent être infiniment unis. C'est la grâce du baptême qui conduit à l'Eucharistie ; et c'est la grâce du baptême qui exige le sacrement de réconciliation, parce qu'on n'a pas gardé d'une manière assez forte, assez intense, l'exigence de l'amour et de l'union avec le Christ.

Certes les autres sacrements sont aussi liés à la famille. Mais ici j'ai voulu montrer comment les parents doivent initier les petits enfants à la liturgie sacramentelle.